

Le retour des «nostalgériques»

Par Mohamed Benchicou

Quelle position prendre devant le viol de sa propre mémoire, de son histoire, et du combat de ses pères quand on n'a pas le privilège d'être «critique de cinéma» ni l'infortune d'être «journaliste arabophone» ? Le cinéaste Jean-Pierre Lledo auteur du film «Algérie, histoires à ne pas dire», nous en suggère une : la position de caniche. Faire le beau et applaudir à la souillure de sa propre histoire, en vertu d'une obligation de servilité qui s'imposerait aux bienheureux francophones que nous sommes, redevables du prestige de la langue et de la proximité des ors parisiens. Une obligation de servilité ou, allez savoir, un devoir de lâcheté, parce qu'enfin, quand on est de culture francophone et qu'on «réside à Paris», n'est-ce pas, pourquoi s'autoriser le cran de défendre sa terre ?

Le cinéaste répondait à l'article que j'ai eu la félonie d'écrire sur son dernier film, moi le journaliste francophone oublié de mon statut de suppléant, tout juste bon à être convoqué pour le petit tour de juillet ou une larme sur la shoah. Et je dois à la providence de ne pas jouir de la double nationalité, auquel cas ce grave manquement à mon devoir de servilité aurait pris les dimensions d'une trahison nationale.

C'est dire à quel point le débat sur la mémoire reste passionnant !

À elle seule, cette bassesse et ce choix de l'injure — étonnant chez un cinéaste qui se pique de pédagogie — m'aurait conduit à répondre ici au nom de notre histoire et de l'exigence de la vérité. M. Lledo devrait savoir que pour avoir chèrement payé mon droit à la parole, il est peu de calibres qui me forceraient aujourd'hui à la censure. Mais je ne le ferai pas, un peu parce que, ma modestie dû-elle en souffrir, je compte réserver mes controverses pour de grands esprits ; beaucoup parce que les humeurs de M. Lledo ne sauraient prendre le pas sur la question essentielle : comment riposter à la terrible propagande des cercles nostalgiques de l'Algérie française ?

Car il n'y aurait aucune raison de nourrir des préventions à l'égard du film de M. Lledo, dont le génie ne prête pas spécialement aux débats passionnés, s'il ne s'inscrivait dans cette nouvelle stratégie de réhabilitation du système colonial que l'historien Alain Ruscio, spécialiste de la décolonisation, décrit comme «la stratégie des nostalgiques», du nom de cette mouvance de «réactionnaires» et d'«anciens baroudeurs des guerres coloniales» très active en France depuis quelques années. Une stratégie «dont la loi du 23 février 2005 sur les aspects positifs de la colonisation n'est qu'un épisode», nous dit Ruscio. (1)

Et j'aurai sans doute poursuivi ma retenue par égard pour un vieux passé si le cinéaste n'avait cultivé l'aplomb de défendre son droit à la falsification au nom de la liberté d'expression.

Car nous sommes bien, avec ce film, en face d'un fait de nostalgisme : farder le colonialisme d'un masque avenant. «Les laudateurs du colonialisme ont réussi le tour de force de faire passer un appareil idéologique des années 30, 40 et 50 du siècle passé comme une nouveauté», note Alain Ruscio. Pour maquiller le visage hideux de la colonisation, les nostalgiques commencent par en donner une représentation fabulée autour de la notion de «colonisation respectueuse», pour reprendre le terme de l'historien, c'est-à-dire celle où colonisé et colonisateur vivaient en totale harmonie. «Il n'y a jamais eu de «colonisation respectueuse» des individus dominés», rétorque l'historien. «La conquête coloniale avait pour seule règle la loi du plus fort. Elle s'est toujours faite dans la violence, au prix de crimes et, dans les cas extrêmes, on peut parler de génocide.» Ce discours sublimatoire du fait colonial, qu'on retrouve dans le discours de Sarkozy à Dakar, est indispensable au pouvoir politique français pour légitimer les entreprises néo-coloniales et les faire accepter par l'opinion comme un providen-

tiel «retour des choses». La stratégie des nostalgiques a pris un tel essor depuis trois ou quatre ans que des universitaires s'en alarment. Catherine Quoquo, universitaire et fondatrice du centre «Littérature et savoirs à l'épreuve de la violence politique, génocide et transmission», parle de «Retour du colonial» (2) «C'est un travail patient et multiforme», souligne Alain Ruscio. C'est qu'en plus d'un puissant lobbying politique, illustré par Henri Guaino et le discours de Dakar, cette entreprise de réhabilitation du système colonial par les «nostalgiques» repose sur un prosélytisme actif, une création littéraire et cinématographique à laquelle sont autant que possible associés des franco-algériens. Les nostalgiques produisent des films, éditent des livres, organisent des conférences, lancent des associations... «L'entreprise de réhabilitation du système colonial conduite par les nostalgiques est basée sur un mouvement de fond dans le monde des idées et des actes», précise Ruscio. Devenus un lobby puissant en France, les «nostalgiques» inquiètent les universitaires qui alertent sur le phénomène. Un ouvrage collectif intitulé *Histoire de la colonisation, réhabilitations, falsifications et instrumentalisation* (3) vient de leur être consacré qui apporte des rectifications salutaires et qu'on ne saurait trop recommander à nos lecteurs.

Il n'y a qu'en Algérie, où l'hypocrisie du pouvoir consiste à interdire un film sans en avouer les vrais motifs à l'opinion publique, où le danger des nostalgiques bénéficie d'une indifférence dont a cherché d'ailleurs à profiter Lledo. Avec son jansénisme artificiel et sa ridicule fatuité, M^{me} Toumi se charge de l'affligeante mission de raconter des sornettes.

La négation du colonialisme

Dans le film de Jean-Pierre Lledo, la réhabilitation du colonialisme emprunte magnifiquement les trois grands postulats : d'abord la «colonisation respectueuse», ensuite la «dévalorisation» de la résistance nationale et enfin la «délégation» de l'indépendance nationale, immense échec dont il est temps d'envisager le substitut néocolonial.

Dans «Algérie, histoires à ne pas dire», l'idée de la «colonisation respectueuse» est partout : pieds-noirs et indigènes vivaient heureux ensemble. Dans sa réponse passionnée, le cinéaste me traite de «désinformateur» et nie avoir soutenu cette thèse. Or, voilà comment il s'explique lui-même dans le synopsis du film, disponible sur internet : «43 ans après l'exode massif des Juifs et des Pieds-noirs, que reste-t-il de cette cohabitation dans la mémoire des Algériens d'origine berbéro-arabo-musulmane ? (...) Les relations intercommunautaires non-elles pas été aussi attraction, respect, reconnaissance et souvenirs heureux ?» Il est quand même stupéfiant que des millions d'Algériens aient vécu dans la misère sous cette «fraternité» et qu'il a fallu qu'ils s'en délivrent pour que leurs enfants accèdent à l'université. Pour arriver à sa magnifique conclusion, le cinéaste utilise le procédé du rabaillage : il n'y a pas de colons ni de colonisés, juste une seule communauté dans laquelle se retrouvent les bons et les méchants de part et d'autre. «Le mal comme le bien étant bien présents dans chaque groupe humain, l'idée essentielle du film est que la véritable ligne de démarcation entre les hommes, n'est ni la couleur de la peau, la religion, la langue, ni leur origine civilisationnelle, mais les valeurs morales positives ou négatives, le rapport à la vie et au travail notamment.» Il ne reste alors plus qu'à déculpabiliser le colon : «Il nous faudra revenir tôt ou tard, de façon critique, sur l'histoire de nos pères, sans animosité mais aussi sans cécité, en cessant de voir la paille seulement dans l'œil de l'autre...», dit le cinéaste.

Ce qui l'autorise alors à un syllogisme auquel rêve d'arriver tout bon «nostalgique» : mettre Aussaresses, le colon tortionnaire, et Igilil Ahriz, la colonisée tortu-

rée, sur le même banc des accusés. «L'Algérie, comme d'autres pays, a eu ses histoires sombres. Pas plus que les cinéastes français ne ternissent l'image de la France, lorsqu'ils évoquent la torture durant la guerre en Algérie, ou les autres côtés sombres de l'histoire de leur pays, je ne considère avoir terni l'image du mien.» Tortionnaires et torturés renvoyés dos à dos par M. Lledo qui, pour l'occasion, se prend d'amour pour l'Algérie comme Tartuffe aime Elmire.

ALN + FLN = GIA

Obéissant aux critères de la nostalgisme, le film dévalorise la résistance nationale en la reléguant au rang d'une abominable «sauvagerie», du même ordre que celle du GIA ou de l'OAS. Tout le long du film l'ALN est présentée comme une armée de cyniques égorgueurs et d'aveugles poseurs de bombes. De ce point de vue, la stratégie des nostalgiques prend avantageusement le relais du «qui-tue-qui ?» Nous reviendrons sur ce dernier point dans de prochaines éditions du *Soir*.

C'est cette «horde» de tueurs qui a commis, sous la bannière de l'ALN, le crime d'arracher par «la barbarie» les pieds-noirs à leurs «frères». Le cinéaste le dit sous forme d'étonnement exaspéré : «Pourquoi le 20 août 1955, l'ALN a-t-elle désigné le «gaouri» comme l'ennemi à abattre ? Pourquoi durant la Bataille d'Alger, le «gaouri» a été visé en tant que tel, au faciès, par des bombes, au lieu par exemple des institutions militaires ?»

On en oublierait presque que ces «gaouris» étaient venus occuper une terre et sur des chars d'envahisseurs ! Un demi-siècle après, Lledo repose la question de Bigeard à Ben M'hidi ! Dans le film, Louisette Igilil Ahriz ne répond pas : «Donnez-nous vos chars, nous vous donnerons nos couffins.» Elle dit juste : «Mais comment pouvions nous résister autrement ?» Et c'est ainsi que l'indépendance nationale devient, dans le film, non plus une libération mais une tragédie voulue par les «tueurs de l'ALN et du FLN», le début d'un immense «échec» qui a conduit au terrorisme. Lledo le dit très bien : «C'est l'échec d'une Algérie qui en devenant indépendante n'a pas su rester multithnique et multiculturelle, puisqu'en 1962 la quasi-totalité de la population d'origine juive et chrétienne quitte précipitamment son pays.» Autrement dit : vous avez voulu l'indépendance, vous aurez la pauvreté et le terrorisme. Surtout le terrorisme, puisque vos enfants auront appris à tuer comme leurs pères : «Au moment où dans mon pays et ailleurs, la «juste cause» autorise à tuer sans état d'âme, ce qui réactualise Camus qui écrivait en 1956 : «Bientôt l'Algérie ne sera peuplée que de meurtriers et de victimes. Bientôt les morts seuls y seront innocents», nous dit Jean-Pierre Lledo.

D'où le premier titre du film : «Ne restent dans l'ouest que ses galets.»

Mais me diriez-vous, comment l'auteur a-t-il pu convaincre ses «acteurs» de se prêter à un tel simulacre ? En leur cachant qu'ils allaient prendre part à une apologie déguisée du colonialisme. La cachotterie coûtera cher à Jean-Pierre Lledo : un de ses personnages principaux, s'apercevant du subterfuge, l'assigne en justice et obtint que tout levé l'épisode constantinois, amputant ainsi le film de près d'une heure !

La conclusion est que la manipulation vient souvent de là où on ne l'attend pas.

M. B.

(1) et (2) Rencontre organisée mardi 15 janvier par l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) de Paris

(3) *Histoire de la colonisation : réhabilitations, falsifications et instrumentalisation* Editions les Indes savantes Etudes Asie (315 p.) Paru le 29/11/2007

CE MONDE QUI BOUGE

Pourquoi Israël s'acharne sur Gaza

Par Hassane Zerrouky



«Le monde n'est pas dangereux à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui le voient sans rien faire», déclarait Albert Einstein. Cette citation que m'a adressée un Palestinien vivant à Gaza se passe de commentaire. Depuis plusieurs jours, la population de ce territoire palestinien administré par le Hamas après son coup de force contre le Fatah, est soumise à une punition collective de la part d'Israël. Au blocus économique imposé par Israël s'ajoutent les incursions militaires et les raids aériens de l'aviation israélienne ciblant les civils. Les hôpitaux manquent de tout. Ils ne disposent que de deux à trois jours de stocks de médicaments. L'unique centrale qui fournit l'électricité au territoire est pratiquement à l'arrêt rendant la distribution de l'eau potable impossible. Les groupes électrogènes utilisés pour faire fonctionner les blocs opératoires des hôpitaux vont bientôt s'arrêter faute de fioul. Faute d'essence, tous les véhicules seront également à l'arrêt, à commencer par les ambulances qui transportent les victimes des bombardements israéliens. Bien qu'Israël ait été contraint d'alléger le blocus, autorisant quelques camions citernes à pénétrer dans Gaza afin de fournir du fioul destiné à la centrale électrique, la situation que vit la population palestinienne est désespérée. Gaza est de fait au bord d'une catastrophe humanitaire, assurant les représentants onusiens en place. Le Hamas, qui dénonce la brutalité israélienne, en appelle à la solidarité des pays arabes. «Vous êtes responsables devant Dieu pour chaque Palestinien qui meurt à Gaza. Si vous ne soutenez pas les Palestiniens, Dieu et vos peuples ne vous pardonneront pas», a lancé son leader, Khaled Mechâal, à partir de Damas où il vit en exil. Certes, les pays arabes assistent sans réagir devant cette tragédie humaine. Après avoir instrumentalisé durant des décennies la cause palestinienne, les pays du Machrek arabe se taisent aujourd'hui. Pas un mot de protestation. Pas de réunion de la Ligue arabe. Mais le Hamas est également responsable de cette situation. Personne n'a oublié qu'il a été un acteur décisif du sabotage des accords d'Oslo. Personne n'a oublié qu'Israël exploitait les actes perpétrés par le Hamas pour geler les accords de paix négociés avec feu Yasser Arafat. Ces attentats-suicides, ciblant des civils israéliens, perpétrés par le Hamas et son allié le Djihad islamique, n'ont nullement fait avancer la cause palestinienne. Ils ont plutôt permis à Israël de construire un mur de séparation amputant des pans entiers de la Cisjordanie. Et force est d'admettre que depuis la construction de ce mur, il n'y a plus d'attentats-suicides en Israël. Au point où le Hamas est contraint de tirer quelques roquettes artisanales qui, au fond, ne font que peu de dégâts, et qui ont pour seule et unique fonction de lui permettre d'exister politiquement. En d'autres termes, le Hamas sert objectivement la politique d'agression et d'occupation d'Israël.

Qui plus est, chacun sait qu'Israël ne cherche pas, comme il le fait croire, à faire cesser le «terrorisme» du Hamas. Il poursuit un objectif précis : créer les conditions pour un arrêt des négociations en vue de la création d'un Etat palestinien. En effet, jusque récemment, les dirigeants israéliens, soutenus par les Etats-Unis, exigeaient de l'Autorité palestinienne qu'elle mette au pas le Hamas comme préalable à toute ouverture de discussions sur l'avenir des territoires palestiniens occupés. Mais depuis le coup de force du Hamas à Gaza, cet argument ne tient plus la route. D'où le fait qu'il soit contraint de négocier et de s'engager à ce qu'un Etat palestinien voit le jour d'ici fin 2008. Mais en recourant aujourd'hui à la politique du pire, Israël cherche à pousser l'Autorité palestinienne à annuler les négociations en cours afin de reporter à plus tard, dans quelques années sans doute, la solution (si solution il y a) à la crise israélo-palestinienne.

H. Z.